

Cécile de Kervasdoué
Gilles Pidard

Michel Lancelot
ou les ambiguïtés de la contre-culture

Michel Lancelot ou les ambiguïtés de la contre-culture

Cécile de Kervasdoué, journaliste à France Culture
et Gilles Pidard, université de Paris Diderot – Paris 7

Curieux personnage que Michel Lancelot, symbole de la contre-culture pour toute une génération de jeunes auditeurs de Campus, émission vedette d'Europe n° 1 entre 1968 et 1972¹, mais aussi figure trouble de « l'esprit de Mai ». Qui pourrait se douter à la lecture de ses livres ou à l'écoute de ses émissions de radio et de télévision que celui qui discutait à l'antenne du flower power, de la non-violence, de Che Guevara, débattait du racisme et des mystiques de toutes origines, dissertait sur Gurdjieff et Lanza del Vasto, Céline ou la littérature de science-fiction fut également journaliste à Minute, hebdomadaire d'extrême droite qui n'hésitait pas à réclamer en mai 1968 « l'expulsion de l'Allemand Cohn-Bendit² » ?

De *Combat* à *Minute*... un parcours chaotique

Michel Lancelot est né le 17 janvier 1938 à Linz d'un père d'origine irlandaise et d'une mère native d'Autriche. Dans l'introduction à *Campus*, le livre³, il précise le milieu dont il est issu : « *J'ai été élevé - et ceci a son importance - dans une famille [...] de caractère celtico-germanique, austère, à demi païenne, volontiers traditionaliste, anticommuniste et antisémitisme. Mon père, que j'ai longtemps admiré, ne connaissait qu'une loi : la violence. Il la pratiquait volontiers. Il gagnait presque toujours. Finalement, il en est mort⁴.* » Diplômé en psychologie, licencié en lettres (histoire-géographie), polyglotte, il travaille comme interprète dans une agence transcontinentale pendant deux ans (1961-1962). Il débute dans le journalisme à vingt-quatre ans en entrant à *Combat* en octobre 1962 comme critique littéraire (ouvrages historiques) et de télévision. En septembre 1963, il est rédacteur en chef de *TV-Journal*. Le mois suivant, il est chargé de toutes les informations radio et télévision à *Combat*. En août 1964, il devient critique de télévision à *L'Aurore*, puis chef du service radio-télé de ce quotidien en janvier 1965. Entre-temps, il a épousé Marie-Dominique Mistler, fille de Jean Mistler, directeur de la maison Hachette, académicien et éditorialiste à *L'Aurore*. En juin 1966, il devient secrétaire général du

comité pour la radio et la télévision de l'Association française de la critique de cinéma et de télévision. La même année, il est reporter à l'ORTF (*Cinq colonnes à la une*). Puis du 20 octobre 1966 au 9 mai 1968, il est rédacteur en chef adjoint à *Minute*, plus spécialement responsable des pages spectacles⁵. Mélomane averti (sa discothèque comprend plusieurs milliers de disques), il écrit deux biographies consacrées à Wagner (1961) et Bruckner (1964). Puis en avril 1968, son premier succès littéraire, *Je veux regarder Dieu en face. Vie, mort et résurrection des hippies* (Albin Michel), fruit d'une enquête menée en Californie⁶, lui ouvre les portes de la radio.

L'aventure de *Campus*

« *Ce qu'il ne faut pas dire en fait toi tu le dis, Michel*

Ce qu'il ne faut pas faire en fait toi tu le fais, Michel

Chaque soir à Campus

*Avec dans l'œil et dans l'oreille les chants perdus au bout d'la terre
Et de Nanterre*

Rappelle-toi là-bas chez les hippies

J'y étais moi aussi...

Comme ceux de Nanterre et de Campus... Michel »

Les paroles de cette chanson issue de l'album *Métamec* et composée en direct par Léo Ferré lors de son passage à

Michel Lancelot ou les ambiguïtés de la contre-culture

Cécile de Kervasdoué
Gilles Pidard

l'émission *Campus* sur Europe n° 1 en disent long sur l'aura que Michel Lancelot et son émission ont pu avoir à l'époque du mouvement de Mai.

Une influence que les blogs et les forums actuels sur Internet ne démentent pas, encore aujourd'hui. « *Tous les soirs, j'écoutais Campus, l'émission de Lancelot, parce qu'on y entendait toute la chanson contestataire d'après Mai 68* », se souvient un blogueur, « *on y évoquait des sujets comme l'euthanasie, l'homosexualité, sujets tabous en ce temps-là. Je me souviens particulièrement d'une émission consacrée à l'objection de conscience alors que la loi de l'époque interdisait d'en parler publiquement. Michel Lancelot était courageux, il est mort trop jeune après avoir écrit J'irais regarder Dieu en face et je ne sais pas s'il a essayé ou si c'est ça qui l'a tué !⁷* ». Moins lyrique, mais tout aussi ému, un autre ancien auditeur raconte : « *J'adorais l'ambiance de complicité, de détente et de confiance que Michel Lancelot savait établir avec tous ses invités, c'était si différent de ce que la radio nous proposait jusqu'alors !⁸* »

C'était d'ailleurs l'objectif principal de *Campus*, une émission pensée par Lucien Morisse, le directeur artistique d'Europe n°1, pour suivre l'évolution du public jeune qui s'est lassé du fameux *Salut les Copains*, lassé des disc-jockeys et leur robinet à musique. Les jeunes Français, pense Lucien Morisse, veulent de la musique pop, mais pas uniquement de la musique ; des émissions légères, mais fines, qui font la part belle à la discussion et à la réflexion ; ou, pour le dire avec les mots de Frank Ténor⁹, « *la radio euphorisante laissait peu à peu la place à une radio plus angoissante* »... Europe n°1 avait su sentir, avant tout le monde, le vent de 68 arriver ! *Campus* est donc lancée le 4 avril 1968 entre 20 heures et 22 heures. Aux manettes, une équipe jeune (tous ont pour la plupart moins de vingt-cinq ans), « *capable de mettre en onde cette nouvelle culture qui affleure dans tous les campus du monde, où tout est nouveau, dans le théâtre, le cinéma, la poésie, dans tous les domaines tout explose littéralement, l'art nouveau se mélange avec l'art psychédélique et la hip génération... il y avait vraiment matière quotidienne à diffuser !* » raconte François Jouffa¹⁰, le tout premier producteur animateur de *Campus*. L'émission se fait donc la tribune de tous les événements étudiants, un pot-pourri d'actualités, de petites interviews, de documents sonores comme des enregistre-

ments du « printemps de Prague », et bien sûr de musique, venue d'Outre-Atlantique et d'Outre-Manche. Un pot-pourri qui, après avoir été bâillonné pendant l'été, prend toute sa dimension au mois de septembre 1968 avec les émissions spéciales qui font sa réputation et surtout celle de son animateur vedette, Michel Lancelot.

Le réalisateur et le musicologue de *Campus* ne cachent pas que, dès le départ, Lucien Morisse voulait son ami Lancelot derrière le micro. C'est un dérapage de François Jouffa à l'antenne¹¹ qui lui en donnera l'occasion un mois à peine après le début officiel de l'émission ; et c'est donc avec Michel Lancelot que *Campus* devient, entre 1968 et 1972, l'émission phare de la chaîne et fait passer l'audience du soir d'Europe n°1 devant Radio Luxembourg et France Inter. Une émission qui est à l'image de son producteur, dans l'air du temps, autant ambiguë que décomplexée.

Il faut dire que Lancelot est une personnalité hors du commun. « *Malgré son manque d'expérience s'avère incroyablement doué pour le micro... il était très bon sans jamais avoir vraiment fait de radio* », raconte le réalisateur de *Campus*¹², « *un ton très nature, doublé d'une certaine culture, véritable ou seulement apparente, mais un bagage assez développé pour son âge et surtout par rapport à nous qui face à lui passions pour des gamins gâtés et futiles !* ». Lancelot est à l'époque un homme aux allures de jeune premier : grand, brun, un visage rond aux yeux verts, avec une mèche qui lui tombe perpétuellement sur les yeux et qu'il relève d'un geste de la main avec un faux air de Françoise Hardy ou de Hugues Aufray. Il est doté, disent ses collaborateurs, d'un grand charisme qui attire beaucoup les femmes, dont il s'entoure ardemment malgré son mariage. Ses liaisons les plus connues et qu'il cultive toutes en même temps comptent la comédienne Anna Karina et la chanteuse Catherine Ribeiro. Homme à femmes, Lancelot est également un opportuniste qui, sachant très bien réutiliser à son compte le travail de ses collaborateurs, a la manie de leur emprunter de l'argent et s'en sort toujours en évitant les conflits parce que « *c'était un type très hâbleur et qui se prenait terriblement au sérieux, mais si impressionnant et séduisant qu'on ne pouvait rien lui refuser*¹³ ». Un homme également très autoritaire, rajoutent les membres de *Campus*, « *qui s'entourait d'un univers de musique tonitruante, de bruits, de fureur. À l'époque d'ailleurs*

Cécile de Kervasdoué
Gilles Pidard

Michel Lancelot
ou les ambiguïtés de la contre-culture

*beaucoup de révolutionnaires étaient avant tout des violents. Michel qui était plus vieux que nous était donc une sorte de beatnik fasciste qui admirait Kerouac et avait le mythe des années cinquante alors que, nous, nous étions de purs sixties, c'est-à-dire qu'on avait soif de liberté absolue, qu'on était plutôt "cool mec", "on reste assis dans l'herbe", "on va pas se mettre à marcher" !¹⁴ » C'est ainsi que Michel Lancelot ne vénère ni la gratuité, ni le rêve. Pour lui, aventure et business, art et business sont intimement liés, et ce manque de complexe s'exprime pleinement dans son émission : l'été, par exemple, *Campus* part sur les lieux de vacances des Français et devient un *Campus Orangina*, grassement sponsorisé par la marque du célèbre soda : « Une occasion habile de partir en vacances aux frais de la princesse¹⁵. »*

Mais, dans son concept, *Campus* reste cette tribune de l'anticonformisme adapté à la mode révolutionnaire de l'époque qu'avait voulu Lucien Morisse dès le départ : traiter de sujets d'actualité sur un ton décontracté copié sur les fiévreuses discussions estudiantines de cafés, avec une alternance de musique pop, de chanson française et de jazz et certaines fois des morceaux de musique classique qu'affectionne Lancelot. *Campus* est une émission différente chaque soir. Parfois purement musicale (elle est à la pointe des sorties d'album en tous genres), elle se fait aussi repère de poètes, d'intellectuels, de débats sans fin.

C'est le cas pour les fameux « *Campus spéciaux* » qui feront son succès. Des émissions qui abordent des sujets tabous de l'actualité d'alors comme l'homosexualité, l'euthanasie, le suicide, la peine de mort¹⁶. D'autres, les « *Radio Psychose* » qui, surfant sur la mode de la psychologie à l'antenne, confrontent un auteur compositeur à un psychiatre. Une expérience originale qui sème le doute néanmoins dans l'éthique de Lancelot : « *Dès la première émission de ce type consacrée à Serge Reggiani, ce fut un tollé dans la presse radiophonique et parallèlement un encouragement quasi unanime des auditeurs... mais ce déshabillage moral, ce striptease n'était-il pas involontairement une façon de satisfaire les goûts les plus bas du public ?*¹⁷ ». Viendra ensuite la série « *La mémoire courte* » qui permet de faire parler un invité sur sa vie, via des documents sonores¹⁸. Lancelot organisera également des rencontres entre des personnalités pour confronter leurs points de vue. Ainsi, cette émission réunis-

sant Ferré, Brassens et Nougaro et qui met en scène « *la plus grande engueulade radiophonique de toute ma carrière*¹⁹ ».

« Léo Ferré : *l'important ce n'est pas ce que nous pensons de 1968. L'important est de savoir que l'on ne peut pas se battre avec un pavé contre une mitrailleuse [...]. Ce vers quoi il faut tendre c'est l'anarchie...*

Claude Nougaro : *[...] et pour mettre quoi à la place de l'homme qu'on va détruire ? L'homme encore le même. [...]* « *Ni Dieu ni maître* », je déteste cette formule. Tu fabriques du sanglant, une violence physique qu'un jour tu vas recevoir en boomerang sur la gueule. Il y a dans ton message un fanatisme qui me rend furieux [...] ce qu'il faut c'est se pencher sur l'homme comme un insecte...

Léo Ferré (sèchement) : *[...] c'est sans doute pour ça que tu as une gueule d'entomologiste*²⁰. »

Des émissions spéciales, où les auditeurs sont invités à réagir, mais qui ne se défont pas d'un ton finalement assez doctoral, et d'un intellectualisme à la mode qui finira d'ailleurs par lasser. Très vite, les auditeurs issus de la génération de 68, se détournent des grandes questions pour s'intéresser aux jouissances que peut leur apporter la société ; et c'est cette réconciliation avec le système qui épuise la formule *Campus*, car l'émission ne peut s'y adapter sans perdre sa raison d'être et sa crédibilité.

C'est ainsi que le 8 septembre 1972, Lancelot annonce brusquement à l'antenne qu'il ne présentera plus *Campus*. L'émission disparaît finalement d'Europe n° 1 au début du mois suivant.

Un médiateur de la contre-culture

Il avait déjà participé à *Tempo* (1970), émission de variétés de Michèle Arnaud, puis à *Bienvenue chez Guy Béart* où il s'entretenait notamment avec son ami Georges Brassens (1972). La série *À bout portant* lui permet de dresser les portraits de Serge Gainsbourg (1973), Johnny Halliday (1974) ou Alan Stivell (1975). On le retrouve animateur de *C'est pour rire*, dissertant sur le comique de Louis de Funès (Antenne 2, 1976). Au cinéma, il écrira les commentaires du film *Guitare au poing* sur le festival pop d'Aix-en-Provence en 1970 et tiendra le rôle d'un enseignant dans le film réalisé par sa compagne, l'actrice Anna Karina (*Vivre ensemble*, 1973). Passionné de science-fiction, il est membre du prix Apollo

Michel Lancelot ou les ambiguïtés de la contre-culture

Cécile de Kervasdoué
Gilles Pidard

récompensant le meilleur ouvrage de l'année dans ce genre littéraire et se fait critique pour l'émission de Bernard Pivot *Ouvrez les guillemets*. Troisième essai littéraire en 1974 avec *Le jeune lion dort avec ses dents. Génies et faussaires de la contre-culture*. (Albin Michel), qui obtient le Prix des Créateurs la même année et clôt un triptyque commencé six ans plus tôt.

En janvier 1975, il devient producteur animateur et conseiller artistique de Marcel Jullian sur Antenne 2, puis sous la direction suivante de Maurice Ulrich et Xavier Larrere lance *Un jour futur*²¹, le samedi après-midi, rendez-vous hebdomadaire de quatre heures destiné aux « jeunes », réalisé par Raoul Sangla dans les conditions du direct, où l'on aborde pêle-mêle le Larzac, la nouvelle culture bretonne, la musique pop, le cinéma fantastique et d'animation, le théâtre d'avant-garde, l'écologie, où se croisent intellectuels et créateurs de tous bords : Georges Pérec, Jean-Louis Bory, René Barjavel, Louis Pauwels. Mais l'émission, sorte de pendant télévisuel à *Campus*, est brutalement interrompue au bout de quelques mois victime d'un mini-scandale dû aux délires du Grand Magic Circus de Jérôme Savary : les comédiens déguisés en animaux ayant mimé l'acte sexuel !

De 1975 à 1979, il réalise alors *Peintres de notre temps*, plusieurs dizaines de films de trente minutes consacrés à un artiste contemporain (Matta, Rancillac, Fromanger...). Ce panorama de la peinture moderne, unique en son genre, est en revanche un succès, diffusé dans plusieurs musées du monde entier et par de nombreuses télévisions étrangères.

En 1979 paraît son premier et unique roman *Julien des fauves*, fable futuriste mal accueillie par la critique (Albin Michel).

Au début des années quatre-vingts, il participe à l'émission *Bonjour bonsoir la nuit*, puis anime brièvement un magazine, clin d'œil à la revue de Pauwels, *Planète*²², dans le cadre de l'émission de Pierre Lescure *Les Enfants du rock*.

En 1983, il revient finalement à la radio comme producteur animateur de *Liveshow*, succédané de *Campus* sur 95,2, la radio « libre » d'Europe n°1. Mais l'esprit contre-culturel qu'il a incarné au début des années soixante-dix n'est plus, l'émission n'a pas le succès escompté et c'est quelque peu oublié que Lancelot disparaît le 25 février 1984 à Paris : alors qu'il assiste à un match de football au Parc des Princes, il est victime d'une crise cardiaque et meurt dans l'ambulance qui l'emmène à l'hôpital.

Notes

1. La moyenne d'écoute se situait autour de 1,8 million d'auditeurs et jusqu'à 7 millions pour certains *Campus Spéciaux*.

2. Lancelot n'a jamais mentionné dans aucun de ses écrits ou propos radiophoniques sa participation à ce journal. À sa mort, aucun journaliste, pas même Gérard Lefort qui publie une nécrologie dans *Libération* (« Lancelot dans le lac ») ne reprend cette information pourtant capitale pour la compréhension du personnage.

3. *Campus. Violence ou non-violence*, Paris : Albin Michel, 1971. Compilation de plusieurs thèmes abordés dans l'émission.

4. À plusieurs reprises, il qualifie son père de « *belle brute* » (cf. « Radioscopie » de J. Chancel, 1974). Son ami, Serge de Beketch, militant d'extrême droite, futur rédacteur en chef de *Minute* et collaborateur des premiers temps à *Campus*, nous a précisé avec beaucoup de précautions oratoires que le père de Lancelot avait appartenu à la police de la Collaboration pendant la guerre et qu'il aurait été abattu en 1950 par d'anciens résistants. Parmi les victimes de la violence de son père, « *un tailleur juif porté sur l'ingratitude* (sic) *et que mon père avait tiré des pattes de la Gestapo* » (M. Lancelot, *Le jeune lion dort avec ses dents*, A. Michel, 1974). Plus loin dans l'interview, Serge de Beketch parle de la « *fascination pour le cérémonial nazi* » éprouvée par Lancelot qui parlait du fascisme comme d'« *une force créatrice révolutionnaire* » et du récit de la mort de son frère, « *qui se serait suicidé d'une balle dans la tête, enroulé dans les plis d'un drapeau à croix gammée, sur fond de Chevauchée des Walkyries* » ! (entretien du 26 février 1998).

5. Il y écornera Anna Karina, sa future compagne !

6. C'est après avoir passé plusieurs mois sur la côte ouest des États-Unis qu'il écrit sur ce sujet. Il publia en 1967 dans la revue américaine *Esquire* une étude sur l'art hippie et la peinture californienne.

7. ecrivainrouen.over-blog.com

8. analysebrassens.com

9. Producteur de *Salut les Copains* (entretien du 25 juin 1998).

10. Entretien avec François Jouffa (6 février 1998).

11. En mai 1968, il donne l'antenne à des étudiants gauchistes allemands qui s'en prennent directement à l'État allemand, alors que l'émetteur d'Europe n° 1 est en Sarre.

12. Entretien avec Michel Brillé (18 mars 1998).

13. Entretien avec Claude Brunet, programmateur de *Campus* (27 mai 1998).

14. *Ibid.*

15. Entretien avec Michel Brillé, *op. cit.*

16. Parmi les invités venus débattre d'un film de Henri de Turenne consacré au tournant de l'année 1936 et au

dossier

Cécile de Kervasdoué
Gilles Pidard

Michel Lancelot
ou les ambiguïtés de la contre-culture

Front populaire figurent l'écrivain Michel Mohrt, ancien sympathisant de *L'Action française*, et Jean Bourdier, rédacteur en chef de... *Minute*.

17. *Campus, op. cit.*

18. Souvent issus du fond de la SERP, Société d'édition et de reproduction phonographique, créée par Jean-Marie Le Pen, responsable de la publicité à *Minute* et dont Lancelot est un grand ami. L'émission connaîtra également une version télévisée avec des invités tels que les écrivains Eugène Ionesco, Romain Gary ou le peintre Édouard Pignon.

19. *Campus, op. cit.*

20. *Campus, op. cit.*

21. *Campus, op. cit.*

22. Une collection au titre identique, dirigée par Lancelot, verra le jour chez A. Michel en 1978. « *Évitant les pièges de la prospective mathématique ou para-scientifique, mélangeant plus volontiers l'essai au récit, cette nouvelle collection rassemble un groupe d'écrivains, peu connus ou déjà célèbres, mais tous visionnaires, révoltés et poètes (sic)... c'est aussi un groupe d'hommes et de femmes qui, sur leur chemin, ne vont ni à gauche ni à droite mais, au contraire, revendiquent la route sur toute sa largeur.* » Premier et unique titre publié : *Ils ont tué tous les héros* de Jean-Claude Guillbert, ex-rédacteur en chef de *Planète* et journaliste au *Figaro Magazine*.